

Symposium sur Williams Sassine

Auteur(s) : L'Educateur

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

12 Fichier(s)

Citer cette page

L'Educateur, Symposium sur Williams Sassine, 1997/02/16

Consulté le 01/03/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/4127>

Copier

Description & analyse

Analyse1997.02.16 Symposium sur Sassine : témoignages 12 pages, publié dans l'Educateur

Contributeur(s)

- Élisabeth Degon
- Jules Musquin

Informations générales

Cote16.1.22

Collation12

Présentation

Date[1997/02/16](#)

Mentions légales

- Fiche : Élisabeth Degon, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à

l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

- Texte : Avec l'accord des ayants-droits de la famille Sassine, toute autre utilisation que la consultation est soumise à leur autorisation

Nombre de pages12

Notice créée par [Jules Musquin](#) Notice créée le 08/09/2025 Dernière modification le 28/10/2025

Symposium sur Williams SASSINE (Dimanche 16 Février 1997)

Allocution de bienvenue de M. Galéma GUILAVOGUI,
Secrétaire Général de l'Université de Conakry

- Madame Williams Sassine, chers enfants Sassine
- Parents et membres de la famille Sassine,
- Mesdames et Messieurs les membres du Gouvernement,
- Honorables Députés,
- Excellences Messieurs les membres du Corps Diplomatique et Consulaire,
- Messieurs les Représentants des Organismes Internationaux,
- Amis, compagnons, collaborateurs, lecteurs, admirateurs de Williams Sassine
- Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

au nom du Recteur, des Doyens de faculté, des Chefs de départements, des Chefs de chaire, des Professeurs et de l'ensemble des travailleurs et étudiants de l'Université de Conakry, je voudrais exprimer nos profonds et sincères remerciements au gouvernement pour l'insigne honneur qu'il a fait à notre institution en la choisissant pour abriter cette journée d'hommage à notre regretté Williams Sassine.

L'Université voudrait assumer en toute conscience et en parfaite harmonie avec sa vocation les conséquences qui découlent d'un privilège aussi redoutable.

Mais en regardant cette salle, prise d'assaut par tant de personnalités, d'amis, de parents d'admirateurs et de lecteurs de Williams Sassine, notre inquiétude s'estompe parce que nous ne sommes pas seuls à supporter le poids de la douleur et de l'amertume.

C'est pourquoi je me dois de remercier tous ceux qui ont accepté de venir en ce jour de dimanche participer à l'hommage à notre frère, à notre ami Williams Sassine.

En vous déplaçant si nombreux et en vous associant, dans le recueillement, à cette journée de communion, vous ne venez pas seulement magnifier un homme et son œuvre, vous prolongez en quelque sorte son existence terrestre en donnant à sa vie la signification que tout le monde n'avait pas pu découvrir.

Oui, un homme à multiples dimensions (mathématicien, écrivain, dramaturge, journaliste) comme Sassine ne saurait mourir. Nous sommes là pour le clamer certes dans la ferveur des versets psalmodiés mais avec la résolution d'hommes décidés à continuer son œuvre ou tout au moins à la faire connaître des générations montantes.

En effet, qui mieux que l'Université peut se placer en héritier naturel de l'œuvre intellectuelle de Williams Sassine ? Qui mieux que l'Université peut produire les continuations de l'œuvre impérissable de Williams Sassine ?

Les jours et les semaines à venir nous situeront davantage sur le sens et la portée de cette option car telle est notre philosophie de l'hommage à l'illustre disparu.

L'Université de Conakry voudrait enfin et encore une fois présenter à l'épouse, aux enfants et à tous les membres de la famille de notre regretté frère ses condoléances émues et attristées.

Mon frère, mon ami Sassine, hé kèla !

Tu as perdu le présent pour conquérir l'éternité. Quelle belle victoire sur le temps ! Alors, dors en paix !

Que la terre de Guinée que tu as éclairée de ta plume et de ta culture te soit légère ! Amen !

Je vous remercie.

Hommage de la Faculté des lettres à Williams SASSINE Mathématicien, Homme de Lettres

par Abdoul SY SAVANÉ et André CAMARA,
Université de Conakry

Présentation : Maoustapha SYLLA

Williams Sassine que la mort cruelle vient d'arracher prématurément à notre affection a été un mathématicien de génie et un éminent homme de Lettres.

A son sujet une question se pose souvent tant bien au niveau de nos étudiants qu'à celui de son vaste public lecteur : c'est comment le professeur de mathématiques est devenu romancier, conteur, dramaturge, journaliste ... On sait de lui cette affirmation : « Tout petit, je rêvais de devenir un grand écrivain de la souffrance des Hommes », mais à propos, c'est dans une entrevue avec le Professeur Jacques Chevrier qui le connaît bien et qui lui a consacré de nombreuses études, que le romancier nous donnera de façon plus explicite ceci :

« En fait c'est par une espèce de malentendu que j'ai fait des études de mathématiques ; je croyais qu'avec les mathématiques on pouvait tout mettre en équation mais je me suis vite rendu compte que les choses les plus importantes pouvaient être résolues autrement. ... Le monde mathématique est un monde construit à l'avance, tant qu'on reste à l'intérieur, ça fonctionne, mais l'essentiel, la vie, un cri, un silence, on ne peut pas les mettre en équation. »

Le recours à la littérature a donc été pour Sassine un moyen de résoudre les choses les plus importantes de la vie ; les problèmes auxquels sont confrontés ses frères africains, disons ses frères humains tout court et que les mathématiques n'ont pu résoudre. Pour lui "Toutes les voix collectives de notre conscient collectif forment une écriture, autant que les bruits d'enclume d'un forgeron, les chants d'un griot, le vol d'un oiseau, le corps d'une femme aimée jadis".

Dans un entretien avec l'écrivain antillais Maryse CONDÉ, Sassine va préciser le sens de cette écriture en ces termes : « Moi ce qui m'intéresse dans l'écriture, ce n'est pas tellement les petites histoires folkloriques de l'Afrique, c'est surtout le caractère humain, le caractère universel qu'on peut trouver dans l'homme ... Dans "Saint Monsieur Baly" comme dans tous les autres romans ... j'ai cherché à faire voir à travers le petit combat sans grandeur, ce qui pouvait appartenir à tout homme à la limite de sa vie et ce qu'il pouvait en tirer ». (in revue Recherche Pédagogique et Culture n° 49. Septembre-Octobre 1980).

Quand on lui reproche de présenter aux lecteurs de ses œuvres un univers quelque peu pessimiste, quelque peu négatif, Sassine répond : « Je ne crois pas que je sois pessimiste. J'essaie de montrer les choses que j'ai vues ; peut-être que je ne fréquente pas certains milieux où apparemment les africains sont heureux. Il y a des salons bourgeois. Quand vous y êtes, vous avez l'impression que l'Afrique est entrain d'avancer. Je n'ai pas eu la chance de fréquenter ces salons et ça ne m'intéresse pas. Je fréquente des gens qui souffrent.

"L'Éducateur" N° 33 & 34 / MEPU : INRAP • IDEC

Il conclut : Je crois que ce serait assez malhonnête de faire croire qu'ils sont heureux, ces gens-là. Ils cherchent à manger. Nous autres africains nous avons été colonisés sous toutes les formes ».

On comprend là pourquoi dans son ensemble, l'œuvre de Sassine a tout d'abord été consacrée à l'Afrique, l'Afrique des indépendances où famine, maladie, injustices sociales et toutes sortes de misères se conjuguent au présent ; l'Afrique du "Pleurer-rire" dont il est un des meilleurs peintres.

Dans son roman "Le jeune homme de sable" par exemple, il met cette parole significative dans la bouche d'un de ses personnages : « Je suis une voix que les gouvernements traquent tout le temps, on m'assomme, on me bastonne, on me tire dessus, mais je ne meurs jamais ; on m'appelle desespoir, folie, ennui, mais je ne me décourage jamais » (p. 193).

Ainsi donc sa vie durant Sassine a été préoccupé par le souci de témoigner, d'être le porte-parole des déshérités, des marginaux victimes de l'indifférence coupable des nantis, souvent ceux-là mêmes qui ont eu charge de diriger le pays.

Dans ce cadre précis, c'est par une écriture qui dérange que Williams Sassine exprime sa vision du monde, sa vision de l'Afrique et des africains à propos desquels il affirme avec l'humour qui le caractérise : « Si nos grands leaders politiques avaient été bègues, on n'aurait pas perdu nos trente ans d'indépendance en conférences, symposiums, réunions, discours... »

Mais Sassine n'était pas seulement un écrivain, peintre de la société, il était aussi un philosophe, un penseur profond, un croyant. Dans un article intitulé "Pèlerinage entre philosophie et religion" qu'il a publié dans la Revue "L'Educateur" n° 27-28 de Janvier-Mars-Juin 96, le penseur, à propos de rapport entre philosophie et religion, écrit :

« Tant que le croyant fonde ses assertions sur la conviction intime que sa foi lui confère, il reste seulement un pur corybant et n'est pas encore entré dans le domaine de la philosophie; mais dès qu'il trouve au nombre de ses croyances des vérités qui peuvent devenir objet de science, il devient philosophe. Si c'est à la foi qu'il doit ses lumières philosophiques nouvelles, il devient philosophe chrétien. Il en va de même pour les musulmans. »

Plus loin il nous précise le sens de la prière et du pèlerinage « Prier n'est pas seulement lever les yeux. C'est d'abord abaisser le regard. Car le logo de Dieu est là, ouvrant et éclairant tous les champs de l'écriture sous notre démarche souvent maladroite. L'intelligence de l'écriture est un cadre de notre vie qui justifie sa propre intelligence. Aller en pèlerinage est une façon de rentrer en soi pour y découvrir les meubles qui manquent, cassés ou volés. Car au retour d'un pèlerinage, il y a toujours quelque chose à réparer ou à accorder. »

Enfin, Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, maintenant plus que jamais, est venu le temps de la méditation sur un monument. Quand ils sont partis, les grands écrivains nous reviennent souvent à travers leurs œuvres. Sassine disait : « Un homme heureux au bout de son pèlerinage couve sa vie. Socrate en buvant sa ciguë savait qu'il ne tuait pas sa vie, mais qu'il la protégeait. La preuve Socrate est toujours parmi nous. » Faisons donc en sorte que vive éternellement parmi nous Williams Sassine.

"L'Educateur" N° 33 & 34 / MEPU : INRAP - IDEC

AMICALE PROMOTION 57 : AP 57

- Mme Veuve Sassine
- Chers enfants Sassine
- Mesdames et Messieurs

L'Amicale Promotion 57 des anciens élèves des Lycées classique et Technique de Donka, association dont Williams Sassine a été un des membres fondateurs tient à rendre à cette douloureuse occasion un dernier hommage à cet homme qui a été un des meilleurs élèves de l'époque dans la classe de 6^{ème}.

Qui connaît Williams Sassine mieux que nous ? Entré au Lycée classique de Donka en 1957, il appartient à la Promotion de la loi cadre. Elève courageux et déterminé, c'était un Camarade taquin et moqueur.



Dès la 4^{ème}, il passe son BEPC comme candidat libre, l'année suivante, il passe son Baccalauréat première partie encore comme candidat libre et l'année d'après il décroche son Baccalauréat Mathématiques Élémentaires. Trois diplômes en trois ans. Cinq années de scolarité au secondaire au lieu de sept.

Savez-vous qu'il appartient à la première promotion de Université de Conakry ? Il y a passé trois mois avant de se lancer dans d'autres lieux comme beaucoup de jeunes élèves de l'époque à la conquête du savoir et du mieux être. Pour camper le personnage non chronique, par delà l'illustre écrivain, l'homme de lettre et le journaliste éminent, Sassine a été un homme simple dont l'intelligence et la générosité n'avaient d'égale que sa modestie. Pour nous ses condisciplines, nous retenons de lui sa vivacité d'esprit et son sens élevé de l'humour.

Tenez : lors d'une de nos assemblées générales, le 21 septembre dernier il avait été demandé que chaque membre dépose son C.V. et à Sassine de répliquer, "nous ne sommes pas à la recherche d'emploi pourquoi donc déposer des C.V. un de nos camarades de lui rétorquer nous avons besoin du C.V. de celui qui aura à lire ton oraison funèbre (la prochaine fois ce sera moi). Vous comprendrez certainement combien est grande notre émotion.

Nous exprimons à la Veuve Sassine, à ses enfants et à toute sa famille nos sentiments de compassion et de solidarité dans cette épreuve douloureuse.

Adieu Sassine, que ton âme repose en paix Amen !

Sassine notre ∞ national

Professeur Moriké Kamara, Université d'Abidjan.

décidément, Tu nous auras eu tout le temps. Tel du sable de désert tu te meus sous nos pieds. Un moment nous avons cru que tu l'avais ... ta vocation. Après des études de maths, tu enseignas cette discipline pour maîtriser la marge du Professeur, pour le marginal que tu es. Tu voulais dompter les formules et autres équations pour retenir d'elles ce qu'elles ont de bon et d'essence-tiel. Ah ! le salaud. Quand nous croyions l'attraper, le professeur passe les armes à gauche pour laisser naître l'écrivain. Adieu Sassine, trente-temps l'espoir de tout un peuple, toute une région et de toute ta ville de Kankan vient de te rejoindre. Pardon donne-lui une chance dans ton maquis: tu es notre infini national, quand bien même d'autres croient en ton départ définitif. Tu reviens toujours. Comme ton pied tu es couché quand tu marches tu es debout en dormant.

La politique n'a jamais poussé une bosse sur toi. Mais tu es de tous les combats pour la justice et la liberté.

Octobre 80. A Francfort-sur-le-Main, la foire du livre de la ville de Gæthe avait voulu honorer la littérature d'Afrique Noire. L'ignoble Apartheid avait sa tête officiellement en Afrique du Sud, et ses tentacules partout. Pendant le colloque de circonstance ta contribution fut de taille, à côté des têtes couronnées de lettres comme le futur Nobel Soyinka, les papis Sembène, Mongo Bêti, Tchicaya U'tamsi ...

Tu fouettas notre orgueil national. Nous n'eumes même pas la chance de remarquer ton absence pendant que nous brûlions le Stand de l'Afrique du Sud. Car un "Afakoudou, allons-y", nous y avait poussés. C'est peut-être "allez-y" qu'il fallait entendre.

Sassine c'est juré, tu es notre infini national : nous te garderons jalousement car tu es à nous, bien à nous.

Willy n'a pas été bien compris

par DRAMÉ Amadou, Journaliste « Pigiste » au Lynx

C'est un grand malheur qui vient de frapper les Guinéens, tout le monde de la culture, de la presse et des sciences. Il nous a tenu en haleine à travers la craie, la plume et la scène. Ceci est très important. C'est ainsi lui qui a essayé de se dégager de ce monde feutré d'opulence, d'ignorance et d'injustice.

Willy n'a pas été compris, il a été perçu comme quelqu'un qui joue la comédie en dérangeant et en provoquant les autres ; mais moi j'ai compris qu'il exprimait son amour de la culture, de la liberté, de la démocratie, et sa haine pour l'arrogance et des excès des uns face aux autres, des riches face aux pauvres, des forts face aux faibles, des gouvernants face aux gouvernés.

C'est ça qu'il a exprimé avec humour, simplicité, dans un don de soi pour la cause sacrée de la liberté et de la démocratie.

Sassine était un grand Homme, un Patriote, un Enseignant un Ecrivain, un Artiste, un Journaliste. Quel destin !

"Sassine était honnête, douloureux, fragile et fort"...

par Tierno MONÉNEMBO Caen - France

Quelles étaient vos relations avec Williams Sassine, qui vient de nous quitter ?

Gémelloires. Quand nous étions ensemble, nous guérissions des choses extraordinaires. Nous nous sommes connus dans l'émission de Bernard Pivot, « Apostrophes », en 1980. Je l'ai lu, il m'a lu. Nous ne nous sommes jamais plus quittés. Voici le seul homme au monde à qui je n'avais même pas besoin d'écrire. Il y avait une telle connivence que nous n'avions pas besoin de parler. Maintenant, je me rends compte du vide.

Que pensez-vous de son œuvre ?

J'adore tous ses livres, surtout *Le Zéhéros n'est pas n'importe qui*, et *Le Jeune homme de sable*. C'était un homme iconoclaste. Il se foutait de la littérature et du destin littéraire d'un écrivain. Ce n'était pas un opportuniste, c'était un enfant perdu. Honnête, douloureux, fragile et fort. Très digne, très noble. Une anecdote simple : La maison d'édition Le Seuil proposait d'éditer un de ses manuscrits, à condition qu'il fasse des modifications. Malgré mes interventions réitérées, il n'a jamais donné suite et le livre n'est pas sorti.

Aujourd'hui hélas beaucoup de grands auteurs ont disparu. Avez-vous l'impression qu'il y a une relève ?

Oui. Je crois beaucoup en Waberi, de Djibouti. J'ai également foi dans les femmes : Véronique Tadjo, Tanella Boni, Angèle Rawiri la Gabonaise. Peut-être des petites banlieusardes vont-elles commencer à écrire. Elles ont des choses à dire.

Est-ce que ce sera encore de la littérature africaine ?

Oui. Un auteur est africain avant d'être écrivain. Pourquoi puis-je me considérer comme tel, même si je n'écris pas sur l'Afrique ? J'ai écrit sur le Brésil. J'ai un projet de roman sur l'Algérie car j'ai vécu là-bas cinq ans et beaucoup de mes amis y sont morts. Un petit banlieusard est africain. Même les Martiniquais sont africains. Pourtant ce sont les moins africains des Noirs. Ils sont africains inconsciemment.

Extrait des Propos recueillis par Florence Paravy dans
Qui êtes-vous Tierno Monenembo ? (Sépie Revue culturelle et pédagogique francophone - n° 25) Pages 8 & 9

"Un écrivain majeur, lucide et généreux"

par Hamidou Dia, extrait de *Mémoire d'une peau*

Mémoire d'une peau, livre posthume du regretté Williams Sassine, est un roman flamboyant, émouvant de vérité, à l'humour désespéré et corrosif, servi par une verve étincelante, somptueuse, poétique. Ce récit, par bien des côtés autobiographique, est le testament d'un écrivain majeur, lucide, généreux. Sa lecture ne laissera personne indifférent qui fait de nous tous des albinos, autant de lucioles dans la nuit.

Mémoire d'une peau est une magnifique métaphore sur notre «(tragique) et insoutenable légèreté d'être».

Edition *Présence Africaine* - Février 1998

L'Éducateur N° 33 & 34 / M.E.P.U. : INRAP - I.D.C.

« Je suis un peu pourri mais pas encore décomposé »

Il devait être 19h30, lorsque quelqu'un frappa bruyamment à ma porte.

« C'est ici qu'il gîte le politicien ? »

Mi-méfiant, mi-agaçé, j'ouvre le portillon et vois dans un halo d'insouciance, un bout d'homme surmonté d'une tignace d'où s'échappait un regard neur et une impertinence de démiurge.

« Bon ! petit salaud, lance-t-il, je viens boire à ta santé... pour le nouvel an... »

« Mais Sassine on est un peu loin du 1er janvier !

« Qu'est-ce que j'en ai à foutre tu es député, non ? Puisque tu t'es laissé fourvoyer dans la politique au lieu de nous faire revivre Beaumarchais. Allez, aboulez le fric du peuple.

« ... Toi tu appliques bien la fameuse formule de Beaumarchais qui faisait dire à Figaro. « L'homme est le seul animal qui boit sans soif et fait l'amour tout le temps » ... Où veux-tu qu'on aille, y a aucun bar à côté.

« Dis que tu veux préserver hypocritement ton honorabilité. Je bairai pour nous deux... Bon autre chose ! Voilà, j'ai pensé à une pièce de théâtre que toi et moi allons pondre. Chacun de son côté écrit ce qui lui passe par la tête.

« ... Mais ça fera deux pièces de théâtre.

« Pas du tout. Il suffit de te départir de ton sérieux, d'être un peu fol!ol. Notre pièce sera d'un seul tenant. Avec sa logique, sa cohérence, son ou ses personnages. Je n'en sais rien moi ; ça te fera sortir un peu de ta politique.

« Écoute Sassine tu devrais adhérer à mon parti. Nous serons ainsi deux pour défendre la culture de notre hémicycle carré.

« ... Merci ! Je suis un peu pourri mais pas encore décomposé au point de faire partie d'une équipe de tricheurs.

« Quand commençons-nous la pièce ?

« Ce soir, si tu cours plus vite que le courant d'Enlguai, ou demain.

« A condition que tu me prêtés ton coq pour me réveiller.

« Il ne chante plus. Allez ciao ! ... »

Il était 20h15 à peu près. Nous sommes restés debout devant ma demeure lui un copain à lui (qui conduisait et qui n'a pas pris part à cette conversation de fous) et moi-même.

Je le vois encore s'engouffrer dans une espèce de R4 à immatriculation d'une organisation internationale ou d'une EP.

Une semaine après Sassine tirait sa révérence. Sans me laisser le temps de comprendre le scénario de notre future pièce de théâtre. En emportant naturellement des centaines de solutions aux multiples problèmes qui nous assaillent.

Ahmed Tidjani Cissé

Ecrivain et Dramaturge - Conakry

Vient de paraître à titre posthume les Indépendantristes

Williams SASSINE
Editions "Le bruit des autres" (France)

L'Éducateur N° 33 & 34 / MEPU - INRAP - IDEC

« Mourir joyeux ! »

près le décès de Dioumandé, Willy et moi étions très abattus. Il a trouvé une astuce pour me déridier.

« Dioumandé se faisait trop de soucis pour son foie d'alcoolique, mais un *magbana** fou est venu régler le problème... définitivement. Plus de Dioumandé, plus de cirrhose ! »



Une autre fois, lorsque je pouvais son check up jusqu'à l'échographie, pour montrer l'effet de l'alcool sur le foie, il m'a juré la tempérance. Mais dans le Lynx de la semaine, il proclamait victorieux : « Pr. Baldé m'a prié de boire et fumer abondamment... pour mourir joyeux ! ! ».

Deux souvenirs du Pr. Ibrahim Baldé, Médecin traitant de Williams SASSINE - Conakry

Ne meurs pas SASSINE

Oh ! Sassine,

Permets-moi de te poser quelques questions.

Pourquoi ce silence ?

Pourquoi t'es-tu endormi ce jour-là ?

La veille de la fête du Ramadan.

Pourquoi as-tu éteint la flamme de tes arts ?

Pour rêver au monde des écrivains silencieux

Hampâté Bâ, Sékou Philo et tant d'autres.

Je sais que tu dors profondément

Mais n'accepte pas de nous quitter.

Nous voulons te voir plus vieux que ça.

Nous avons besoin d'apprendre auprès de toi.

Reste ! Sassine,

Toi dont les connaissances

Ont réjoui l'esprit de tant de gens.

A qui as-tu laissé ton testament ?

Est-ce aux enfants de la Guinée ou aux tiens ?

Peut-on interroger tes chers enfants :

Solo, Yassine, Nini, Zarai ?

Ou Abiba, ta brave et gentille épouse ?

Qui va continuer la chronique «Assassine» dans le Lynx ?

Oh ! Quelle fierté, quel trésor perdus.

Toi qui n'avais peur de critiquer personne.

Quelle étape de rude labeur de 44 à 97.

Quelle utilité à l'humanité !

Oh ! Sassine nous avons encore besoin de toi.

Ne dors pas !

Réveille-toi !

Ne meurs pas !

Conakry le 10 Février 1997

Hafsatu WANN

Elève en 9^e A Complexe scolaire Moderne de Nongo-Conakry

* *Magbana* (langue soso) : désigne un vieux véhicule de transport en commun en République de Guinée

Oraison funèbre à Williams SASSINE le Dimanche 16 Février 1997

Par Amadou THIAM Secrétaire Général du Ministère de la Communication et de la Culture - Conakry



Williams Sassine,

Nous voici autour de toi pour te rendre hommage pour ce que tu as fait pour chacun de nous, pour notre pays, pour ton pays et pour l'humanité.

Sassine, nous sommes réunis autour de toi, pour rendre au nom du peuple, hommage à ta grandeur. Rendre hommage à un fils qui nous quitte est toujours une douleur sans nom. La Guinée a perdu un fils, un grand écrivain, un homme de liberté, un patriote.

Au delà des larmes, avant que l'oubli ne submerge le souvenir, nous jetons un regard sur tes traces, sur tes œuvres qui honorent la Guinée, ta terre de naissance.

Quand tu naissais, un jour d'Août 1944 à Kankan, ton feu père Wadih Melhem et ta feu mère Adama Diallo étaient certainement loin de se douter qu'ils venaient de donner naissance à un génie, car génie tu le fus et précocement. Ton cursus scolaire en témoignait. Seulement 5 ans pour faire les études primaires et pour en sortir major en 1956. 4 courtes années t'auront suffi pour effectuer toutes tes études secondaires et empocher coup sur coup de 1958 à 1960 le Brevet d'Etudes Secondaires et les deux baccalauréats avec en prime le prix d'excellence remis par l'ancien Président de la République en personne, le Président Ahmed Sékou Touré.

Et ce n'est pas fini. La Faculté des Sciences de Paris retiendra de tes exploits avec une licence de mathématiques obtenue en 1966.

Alors commença pour toi le carroussel dans la transhumance. Moins d'un an en Côte d'Ivoire comme professeur de Maths, moins d'un an en Sierra Leone comme Directeur du Bureau d'Etudes de la Compagnie Française d'Entreprises et tu te fixeras pendant 5 ans à Niamey où tu seras Directeur Général des Etablissements Scolaires Lako.

En 1973, tu repris la route et tu te retrouves comme Directeur des Etudes au Lycée d'Etat d'Oyem, au Gabon, et professeur de Maths à l'Ecole Normale Supérieure de Libreville.

De 1975 à 1986 tu t'établis en Mauritanie et enseignes les mathématiques.

Sassine,

Ton œuvre est incommensurable tant tu as donné, tant tu as essayé le savoir, tant tu as enseigné et formé de lèlès. Tu t'en vas, mais tu nous laisses une œuvre immortelle.

C'est le lieu de saluer ton génie aux éclats de best sellers qui ont jalonné ton parcours.

- Saint Monsieur Baly ou le partage et la générosité (1973),
- Wirriyamu ou les sombres sauts d'une Afrique qui se cherche (1976).

- Le jeune homme de sable ou la philosophie de la renaissance (1979),

- L'Alphabète contes pour enfants (1982).

- Le Zéhéros n'est pas n'importe qui ou le rire caustique au pays natal (1985),

- L'Afrique en morceaux (1994) qui donne à l'écrivain que tu es l'occasion de te promener dans la tendre chair de la terre chérie,

- Légende d'une vérité (1995) une ode à la jeunesse qui refuse de mourir sans fleurir, une ode au voyage et à l'illusion.

Autant de livres autant de pages qui ont permis au patriote de notre pays et à celui de la francophonie de s'enrichir pour l'éternité.

Il y a aussi les pièces de théâtre écrites notamment pour la troupe Kotéba de Souleymane Koly.

Et que dire de la floraison de distinctions honorifiques qui ont salué et consacré ton œuvre, créant le mythe-Sassine, membre de l'Association des Ecrivains de Langue Française, tu étais à toutes les tribunes, tu étais de tous les grands débats. Ta valeur exceptionnelle te vaudra en 1983 d'être décoré Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres de la République Française et en 1993 tu en devenais Officier.

Sassine,

Ta Nation te rend hommage pour ce que tu as fait pour elle en portant son nom sur les cimes des montagnes par delà les Océans.

Et tu as préféré être là dans ton pays, tu as préféré être en Guinée alors que le monde entier t'offrait ses merveilles, tu as préféré être là en Guinée au moment de la traversée des mers houleuses de la démocratisation. A ton poste, chaque lundi, ta chronique assassine nous a montré à nous-mêmes tels que nous sommes pour que nous soignons nos maux, corrigions nos défauts, combions nos lacunes. A travers les colonnes du lynx, tu as agrandi les plages des libertés démocratiques en Guinée.

Sassine,

Au moment où elle t'accompagne pour les rives célestes, ta nation regorge d'une myriade de ses fils qui t'ont reconnu et adopté comme guide. Peut être bien qu'autre tombe tu continueras d'inspirer l'élan et d'insuffler le courage à l'effort qui mène au progrès.

Sassine,

Ta famille est là. Voici les enfants : Jean, Yacine, Souleymane, Zarai et Eugénie. Ils pleurent. La Guinée saura les consoler. Ta femme Abiba est là, éplorée. A elle, nous disons qu'en t'épousant elle a épousé la Guinée. Et la Guinée saura l'adopter.

Sassine, au moment de te laisser partir nous te demandons de cueillir aux cieux les maïs les plus beaux, les plus tendres et les plus limpides.

Sassine, nous te quittons en priant Dieu que la terre de Guinée dont tu as accru le prestige et le renom te soit légère et qu'Allah le Tout-Puissant, le Clément et Miséricordieux t'accueille en son paradis.

La chronique Assassine ou la danse de mort avec les mots

par Saidou Nour BOKOUM - Ecrivain et Dramaturge - Conakry

M'importe quel numéro de l'*Educateur* pourrait être consacré à Williams Sassine, car tout chapitre de l'œuvre de Sassine, considéré sous un certain angle pourrait illustrer tel thème pédagogique de la revue. De "Saint Monsieur Baly" au "Jeune homme de sable", toute l'œuvre de Sassine est pour ainsi dire hantée par la jeunesse prise dans les rets d'une société en proie aux démons d'une "Afrique en morceaux". En attendant une exploration plus méthodique des rapports quasi-filiaux entre cette œuvre et le désarroi de la jeunesse, je voudrais en cette année anniversaire de sa disparition, me souvenir. Le grand romancier qu'il est n'a évidemment pas besoin d'être rappelé à la mémoire collective. Son œuvre, immense est là, nous rendant son auteur vivant, par delà les hommages, en dépit du travail de l'amnésie publique déjà en œuvre. Et les éditions posthumes annoncées sont là pour rendre l'agitateur des lundis du Lynx encore plus présent : "Les Indépendantristes", "Mémoire d'une peau", etc. Il y a cependant une œuvre de Sassine qu'il faudra sauver de l'éphémère, celle qui est née de l'événement et qui risque d'être évacuée avec l'écume du siècle. Je veux parler des chroniques qui sont déjà entassées dans les caves humides, à la merci de l'oubli et de la moisissure. Rejetons de l'événement, dangereusement voués à être des denrées périssables au fil des livraisons.

Pourtant les chroniques de Sassine étaient aussi vivantes que la saveur avinée de sa conversation, à la fois caustique et géniale. D'ailleurs Sassine concoctait ses chroniques comme il "descendait" son vin. Ce vin qu'il trinquait comme sa vie. Je l'ai écrit ailleurs, c'était pour notre santé, qu'il évacuait ainsi la sienne, comme en holocauste, tous les lundis.

O paradoxe de l'écriture, l'œuvre la plus souriante, la plus grimaçante, mais aussi la plus tonifiante, celle qui se nourrissait du sang de l'écrivain, serait-elle devenue déjà aussi fugace, aussi futile, aussi courte que cette vie de mortel qui vient de nous tirer sa révérence ?

Faut-il écrire avec Sassine que "le journaliste, c'est quelqu'un qui a manqué sa vocation, comme un enseignant des maths par exemple, qui perd son temps à résoudre les problèmes des autres, alors que personne ne s'occupe des siens" ?

Oui mais lui Sassine avait une autre vocation, celle d'être un écrivain authentique. Le grand romancier, le dramaturge (même tardif) qu'il était entrain de devenir ne perdait-il pas son temps en s'usant à la tâche, pour si peu, et qui est peut-être promis à la fête des rats et des cafards ?

Certes, la chronique n'est pas aussi pressée que le "papier" d'un reportage. Mais elle reste toujours marquée par son matériau, qui sont les faits, pensées et gestes observés durant la semaine. "Cet après-midi, à 17h30, par le miracle de Sainte Enelgui, nous avons assisté à la retransmission du match Guinée-Tchad. L'équipe guinéenne était surtout composée de Guinéens de l'extérieur. Mais elle a gagné". En deux phrases tout un pan du paysage ethno-politique de la Guinée nouvelle était campé dans son absurdité. Le poète retournait à son

avantage la pointe de l'ostracisme guinéo-anti-guinéen. Un peu comme cette autre voix poétique du Cantique des cantiques, "je suis noire, mais belle...". Des perles aussi décapantes que meurtrières (pour la bêtise), abondent dans cette "République ulakabon" du 31/08/92. Mais la moisson qu'on pourrait amasser au fil des chroniques, ferait-elle une œuvre de la dignité d'un "Saint Monsieur Baly" ou du "Jeune homme de sable" ? Ou même de "La légende d'une vérité" ?



"Entre le nécessaire et le futile, il reste le suffisant qui ressemble de plus en plus au serpent de mer. Plus on en parle, moins on le voit...". Cette perle pourrait bien suggérer la précieuse précarité d'une chronique, serait-elle écrite par un grand écrivain comme Sassine. Aussi, l'apprécier a posteriori, c'est la défaire. C'est séparer l'anecdote du trait de génie. C'est en somme la réduire à néant, comme ce serpent de mer. Certes les chroniques de Sassine ne se lisaient pas comme de simples "papiers" de journaliste. On se les arrachait parfois. Même si on ne les comprenait pas toujours. Mais lire une chronique "assassine", c'était assister à un acte éminemment vivant. Une chronique était une saynète extraite de cette tragi-comédie que nous vivons au quotidien et que Sassine avait l'art de restituer. Les pages étaient devenues des scènes où s'animent de vrais personnages, bien typés, comme "Sainte Enelgui", "la chienne barbu", "la Fanta des toutes premières chroniques", "le soldat", "le coq", "le petit pont de Taouya sans oublier "chez Marco", maquis guinéen que Sassine a rendu célèbre jusqu'en Europe ! Il ne fallait pas chercher à comprendre les mots, qui ne sont pas agencés comme dans un vrai article de journaliste. Il fallait les écouter, les regarder. Les vrais lecteurs de Sassine étaient dans les maquis, dans les ateliers de couture ou dans les salons de coiffure, dans les bureaux, dans les "claques" de secrétariat. On ne lisait pas Sassine. On ricanait avec cet espèce de diabolon qui savait mordre alors qu'il n'avait plus aucune dent...

Mais pourra-t-on relire Sassine, dans cinq, dix, vingt ans? Et qui en aurait même l'idée, sinon un rat de bibliothèque, pour les besoins d'un mémoire de fin de cycle ou pour telle recherche sociologique sur "la naissance de la presse privée et pluraliste en Guinée..."?

En relisant cette "République atakabon" du Lynx du 31/08/92 j'ai pêché cette autre perle précieuse, noire, c'est le cas de le dire, qui aura filé des doigts pourtant bien vigilants de son auteur. C'est à propos du Blanc que Houphouët Boigny alors président de Côte d'Ivoire, avait fait mettre à la tête d'Air Afrique, après les échecs patents des chefs "noirs" qui s'étaient succédé à la direction de la Compagnie. Sassine écrivait : "Il n'y a qu'en musique qu'une noire vaut deux blanches". Il voulait dire le contraire ! Mais le message caustique n'eût pas été rendu, ou alors il eût fallu se relire. Mais une chronique ne se relit pas comme la page d'un roman. L'urgence de la plume de Sassine ne souffrait pas les apprêts de la phrase romanesque, soucieuse d'éternité.

Il y avait en effet quelque chose d'intrépide, de suicidaire dans cette rage de vivre par le langage des autres.

Les chroniques de Sassine étaient comme des pantomimes de mots travestis qui semblaient soudre des entrailles du romancier, pour se déverser sur les colonnes du lundi.

Colonnes ou champ de bataille où Sassine menait une guerre totale ? Contre qui ? "Maintenant je tire sur tout ce qui bouge !" ¹, ricannait-il parfois. En effet ceux qui goûtaient à ces balles tirées tous les lundis, se retrouvaient sur tous les bords du champ politique et social. Il y avait les ennemis, ou plus exactement les lecteurs d'en face, et aussi les amis. Ils étaient en effet interchangeables, ces rôles de la comédie humaine. Il y avait de l'ami dans l'ennemi, et vice versa ! Ne disait-il pas "nous n'avons de dent contre personne, puisque nous n'avons pas de dent...", "je cite de mémoire. Ni haine personnelle ni omîères politiciennes contre un quelconque parti. Le chroniqueur Sassine était en guerre contre la bête humaine. C'est dire que le journaliste Sassine n'était qu'un alter ego du grand romancier qu'il était. A l'instar d'un E. Zola, Camus, Sartre, Mauriac ou plus près, Angelo Rinaldo, tous grands romanciers devenus grands chroniqueurs, dans des périodiques prestigieux.

On peut se demander pourquoi ces grandes plumes confirmées avant d'être journalistes, éprouaient le besoin de se hasarder sur une arène où des acteurs pas toujours grands se disputaient dans des histoires qui ne se hisseront peut-être jamais sur les hauteurs de l'Histoire. Eux qui sont les chroniqueurs du temps immobile. Si Sassine était aussi grand que ces grands, ses frustrations dans son commerce avec le siècle étaient sans proportion avec celles qu'éprouvaient ses pairs romanciers d'outre-atlantique.

Besoin d'écrire en participant à la création de l'événement, désir puissant de peser de toute la notoriété de leur plume sur le cours des choses pouvaient expliquer l'engagement des écrivains français. Mais chez Sassine, quelque chose de plus viscéral, une urgence ontologique se tramait entre deux chroniques. Ces chroniques hebdomadaires dites assassines étaient en vérité des suicides à peine déguisés, épitaphes récurrentes d'une âme en peine, désespérée de voir les misères quotidiennes de ses concitoyens empiètrés dans la médiocrité, la survie, la maladie,

le mensonge et la dérive sociale. Autant de maux qu'il malaxait et projetait sur l'écran d'un horizon apparemment bouché. Mais alors quoi, baisser les bras ? N'était-ce pas ainsi que s'était enlisé "le jeune homme de sable" à la fin de cette œuvre attachante de Sassine ? Ou ranger son écritoire dans un attaché-case et se mettre en col blanc comme maints intellectuels qui ont fini par aligner leurs états d'âme sur l'échelle des valeurs cotées en bourse ? Plutôt que cette démission qui consiste à danser avec la majorité où trop souvent trône la bêtise, Sassine préférait se faufiler dans les replis de nos petits compromis, il fouinait dans nos petites combines, il trillait nos petits désirs, nos petits rêves bien humains, qui parfois trop humains, frôlaient la bête. Alors furtivement, et souvent furieusement il entraînait dans nos consciences en nous enrôlant dans ses combines de mots, il nous envoûtait par ses sourires enjôleurs, puis nous nous surprenions ricannant, croyant entendre "quelqu'un (qui) rançonnait", en réalité nous soliloquions ! Sassine se faisait funambule pour nous sauver de notre indécorable somnambulisme.

"Mourir pour mourir il faut vendre sa peau très cher. A Haundallaye par exemple, les moustiques ressemblent à des caïmans volants. Comme ces moustiques devenus caïmans, Sassine s'échappait alors de nos consciences pour aller planter ailleurs le dard venimeux de son œil de lynx, le temps de mariner le venin du prochain lundi meurtrier. Entre temps, la vie coulait. Pâteuse. Il fallait recharger les batteries. Alors il descendait dans les bas-fonds réels de cette ville fantôme qui n'était qu'une fidèle hallucination de nos vies bâclées. Les bas-fonds, ce n'étaient pas seulement les ruelles chaudes hantées par les amateurs de délices illicites. Il avait certes élu quartier général dans un de ces palais pourris où le Tambanaya était roi. Mais Sassine qui excellait dans le jeu de l'ubiquité, était tous les jours l'envoyé spécial de son "Moi littéraire" dans un de ces bureaux où le travail de nos administrations était synonyme de tralala, où les derniers publics flambaient en lançant des festons de gin et de champagne.

"Monsieur le Président, si vous aviez demandé à tous les alcooliques de votre quartier Kaloum, d'aller pisser sur les bureaux de la Douane, rien n'aurait brûlé. A *Fakoudou*".

Ailleurs, dans d'autres "seconds bureaux" comme on dit en Afrique centrale, Sassine allait surprendre des amours auxiliaires entre corrompus et corrupteurs. "Nous avons préféré ici depuis l'indépendance, plutôt le bas. Les bas salaires, les coups bas, les basses-fosses les bakchich, les bas-fonds.

Et quand on avait le vertige de toutes ces bassesses, on pendait de temps en temps pour pouvoir lever la tête".

L'appât avec lequel tous les lundis nous nous empiffrions des chroniques, ne s'explique que par la saveur saumâtre de nos propres ruminations, de nos renvois que Sassine nous rendait fidèlement, généreusement.

Ecriture cannibale, pour lecteurs anthropophages, voilà le secret de notre fascination pour les chroniques assassines. C'est aussi le mystère de son sacrifice qui est d'abord geste d'amour. N'est-ce pas lui qui a écrit : "Les poètes n'ont qu'une tombe, le cœur de leur bien aimée."

La Guinée aura été le cœur de Williams Sassine.

1- Propos tenu à l'auteur par Sassine. Toutes les autres citations sont extraites des chroniques.

Williams Sassine et la Quête de valeurs authentiques

Par Dr. Boubacar DIALLO, Faculté des Lettres et Sciences Humaines - Université de Conakry

Le caractère commun à l'ensemble de l'œuvre romanesque de Williams Sassine semble être l'engagement des personnages que le romancier a privilégiés dans la quête de certaines valeurs fondamentales africaines. Les visages multiples que revêtent ces valeurs et leur liaison étroite avec une société essentiellement marquée par la violence, l'oppression, la misère et la recherche effrénée du profit, constituent un univers complexe et chaotique dans lequel tentent de survivre tant bien que mal des laissés-pour-compte de la société.

De *Saint Monsieur Baly* (Présence Africaine, Paris, 1973) à *Wirriyam* (Présence Africaine, Paris, 1976) au *Jeune homme de sable* (Présence Africaine, Paris, 1979), on décèle cette acuité du regard propre aux grands écrivains dans le dévoilement d'itinéraires semés d'embûches et d'échecs, mais aussi d'indices d'une foi inébranlable en l'avenir.

Alors dans l'œuvre romanesque de Sassine, quelle vision de l'existence ?

I- Une œuvre apostolique : éduquer les pauvres
Dans *Saint Monsieur Baly*, son premier roman, Sassine peint la vie d'un vieil instituteur, Monsieur Baly, qui vient d'être injustement mis à la retraite. Frustré par cette décision de l'administration, il décide de créer sa propre école pour accueillir tous les pauvres de la ville. Pour réaliser ce rêve, le vieil homme consacre à la fondation de son établissement, sa pension, ses économies personnelles et l'aide apportée par les gros commerçants de la place. Mais il va se heurter à des besoins financiers de plus en plus importants et à l'égoïsme général contre lequel il doit se battre pour faire aboutir son projet.

Animé d'une grande foi en la noblesse de la tâche qu'il veut accomplir et en l'amour du prochain, Baly, après bien de vaines tentatives, réussira finalement avec l'aide de François, un lépreux rejeté de tous, de Mohamed un vieil aveugle à bâtir cette "école des pauvres" à laquelle il tenait tant ; pour ce "labeur saint", à sa mort : on l'appela Saint Monsieur Baly. La problématique propre à ce récit, on le voit, c'est pour le héros de construire de ses propres mains et avec ses fonds personnels une école ouverte à tous les pauvres de la ville. Ainsi, la stratégie de Baly va se présenter sous deux aspects : dans un premier temps et au niveau de la narration, c'est d'abord la lutte contre un système éducatif, qu'il a, durant "quarante années", jugé inapte à former des intellectuels ayant une haute conscience de leurs responsabilités vis-à-vis de la société. Il est partant pour une refonte pédagogique totale de l'éducation et de son contenu. Tel est d'ailleurs le sens du reproche que son supérieur ne manque pas de lui faire sous des termes à peine voilés dans la lettre annonçant au héros sa mise à la retraite :

" Monsieur Baly, vous êtes usé, vous ne pouvez plus nous servir à grand-chose ; votre fonction de conseiller pédagogique est à présent trop lourde pour vous ; vos méthodes d'enseignement ont toujours été archaïques ; nous n'avons pas encore oublié qu'un jour vous avez cassé le bras d'un élève en le jetant par la fenêtre parce

que vous le jugiez trop paresseux ; nous vous reprochons surtout de ne pas pouvoir vous entendre avec votre nouveau collègue européen : celui-là nous le payons trop cher pour vous laisser le contrarier tout le temps. (...) ; lorsqu'il vous présenta sa réforme pour une plus rapide diffusion de sa langue, notre langue de culture à tous, vous avez eu cette phrase malheureuse : « L'Afrique n'est pas un terrain d'essai, même pour vos élucubrations pédagogiques : le Sahara devrait vous suffire. » (...), au lieu de vous laisser immobiliser tout le service dans des discussions futiles (...), nous vous mettons en retraite ; (...) » (p. 27-28) "

C'est bien ce défi que Monsieur Baly veut relever :

" Comme tout le monde, il aurait, bien sûr, aimé se retirer de lui-même avec tous les honneurs, s'il avait senti que sa sortie débouchait sur une victoire, s'il avait cru un seul instant avoir atteint le sommet de sa montagne. Mais il y avait désormais ce coup de pied humiliant d'un jeune étranger blanc imbu de théories. Mais il y avait également des millions de petits enfants et d'adultes analphabètes qu'il pourrait encore servir. (...) Ce n'était pas l'idée de la mort qui l'inquiétait et lui faisait mal, mais la certitude que cette mort le lierait définitivement devant ce qu'il considérait comme un défi. (p. 29) "

Cependant, à travers cette lutte pour l'honneur, il s'agit également d'une lutte pour le triomphe d'un monde d'amour et de partage avec son prochain. Cette double action noble et généreuse devient alors, chez lui, une mission apostolique. Nous sommes tenté de faire, ici, un rapprochement entre Sassine et l'auteur de *La Force d'aimer* (1) ou celui de *La violence d'un pacifique* (2).

La possibilité d'action évoquée est celle ponctuelle et limitée d'un individu, Baly, dans le cadre restreint, celui de l'école, que lui accorde la société. Dans l'espace assez limité de cette réalité, nous percevons l'image d'un vieil intellectuel africain plein de sagesse et de lucidité. Ses qualités se profilent dans le processus de combat avec la mise au point qu'il fait après ses précédents échecs au contact des commerçants et des parents d'élèves de la future école. En butte à l'incompréhension générale, le cri de détresse du héros s'élève dans une invite au martyre. Alors il nous parle de son métier d'enseignant en le parant de mysticisme religieux. Cette sainteté - acte libérateur s'il en fut - lui ouvre alors une nouvelle perspective sur l'accomplissement de ce qui paraît désormais à ses yeux comme une mission sacrée, qu'il se doit de réaliser vaillamment, non seulement pour la communauté mais aussi pour lui-même. Les mots "communion", "confession" associés au nom sacré "Jésus" et l'expression "existence infernale" qui émaillent tous ses propos, sont l'expression d'une paix intérieure retrouvée, de la satisfaction intime d'accomplir une œuvre de charité, que Monsieur Baly retrouve dans une espèce d'osmose à l'idée que la réalisation de son projet sera le couronnement de sa vie.

A partir de cette prise de conscience existentielle, toutes les actions du héros seront exécutées dans le cadre tracé par un

être supérieur et transcendant, Dieu " *cette grande et mystérieuse puissance* ". La récupération, chez lui, de François - l'homme - pourri - fou - maudit, de Mohamed l'aveugle, deux personnages aux noms très significatifs avec tous les petits mendiants de la ville, s'inscrit dans cette action de bienfaisance et d'amour intimement liée à la réalisation de " l'école des pauvres ".

Peut-on affirmer que Sassine cherche à l'instar de Tchicaya U TAM'SI dans *Les Méduses ou les Orties de mer* (?), à mettre en relief l'étroite solidarité qui unit les opprimés au Christ ou à Allah ? Il n'en est rien. Car le romancier tente surtout de mettre un accent particulier pour les nécessiteux de s'unir pour combattre l'arbitraire. La confrontation directe avec les commerçants, l'autorité administrative et les parents d'élèves, décrite et commentée dans ses différentes étapes par Monsieur Baly, François le lépreux ou Mohamed l'aveugle, et quelquefois par un narrateur omniscient, peut en effet être lue et comprise comme une stratégie de la subversion réalisée sur le plan littéraire à travers la symbolique de la construction, celle de " l'école des pauvres ". La lutte subversive en tant qu'une lutte du plus faible contre le plus fort, en somme celle qui oppose les marginaux à la société, est perçue comme un combat perdu d'avance. Malgré ce Don Quichottisme qui anime tout le texte, l'espoir demeure. Notons qu'après deux échecs successifs dus à la destruction violente des bâtiments de l'école par les hommes du député, Abdoulaye « le lièvre », la saisie par le notaire de tous les biens de Monsieur Baly à cause des multiples dettes contractées auprès des gros commerçants de la ville, les mendiants et Monsieur Baly feront vaillamment face à la situation en mettant en place une autre stratégie de lutte : la mise en place d'une " *tirelire* " alimentée par les apports de tous, la construction de briques en banco par les plus petits, l'aménagement d'un jardin dont les produits sont vendus sur le marché. Cette lutte des faibles contre les nantis portera des fruits grâce à une bonne organisation dont la devise " *compter sur ses propres forces* " respecte les principes sacro-saints que sont la justice, la solidarité et l'amour du prochain.

La malveillance et la mesquinerie des uns et des autres sont ainsi vaincues par l'abnégation et l'amour qui donnent un sens à la vie et à la mort du héros. La liberté est aussi une des valeurs fondamentales de l'existence humaine.

II- La liberté : un don naturel à sauvegarder

Wirriyamu, titre du second roman de Sassine, désigne aussi le nom d'un petit village encore sous la domination des colons portugais, alors que fait rage la guerre de libération nationale mettant aux prises des rebelles à l'armée portugaise. Le roman raconte des événements dramatiques survenus en trois journées dans cette bourgade africaine située en plein territoire portugais. Une colonne de soldats fascistes avec à sa tête le commandant d'Arriaga avancent sur Wirriyamu, persuadés d'y trouver les traces du fils de leur chef enlevé par des maquisards. Au même moment, les combattants nationalistes progressent dans la brousse, en direction du même objectif. À leur arrivée, bien plus tard, ils ne pourront que constater le massacre collectif de femmes, d'enfants et de vieillards confondus, auquel se sont livrés les fascistes portugais. Seul Kabalango le héros du roman, pourtant complètement rongé par la tuberculose, réussira à échapper à cette extermination

de la population civile.

Ainsi dans le texte, les péripéties de ces événements dramatiques vont se dérouler tel un film dont les principaux rôles sont savamment réfléchis tel un kaléidoscope et, distribués à certains personnages que l'écrivain a choisis de projeter au devant de la scène. Certes, l'essentiel des actions et les jeux de relations gravitent dans le récit autour du thème de la liberté avec en toile de fond la destinée des doubles. Tout le roman est truffé des formes de la séquestration et de la fuite éperdue. La typologie des formes de chasse et de fuite constituent, ici, ce qu'on pourrait appeler à la suite d'André Leroi - Gourhan, des " *formes d'acquisition violente des êtres vivants : la guerre, la chasse et la pêche* (?) ". La typologie des formes du couple Séquestration / Liberté est indissociable de la typologie des personnages qui dévoilent les rôles des doubles, les distributions et les associations des actions, les incarnations des passions et des forces. À partir de ce constat tout l'univers romanesque se dévoile comme étant un vaste champ parsemé de pièges mis en place par la vie et les humains et ayant pour noms : l'exploitation de l'homme par l'homme, la violence, la misère, la guerre, les maladies, etc. En somme, tous les maux qui enchaînent l'homme et sont les causes de ses échecs durant son éphémère existence ici-bas. Pourtant, face à ces dures réalités, l'individu ne doit pas perdre tout espoir. Tel est l'avis de Kabalango qui mène une lutte acharnée contre une maladie mortelle, en sachant bien la finalité :

" Partout où il allait, il emportait avec lui, précieusement toutes ces paperasses qui portaient chacune de manière désespérante toutes les marques de ses échecs. (...) L'espoir de s'en sortir un jour, d'étaler les constats de ses échecs autour d'une table avec à droite une femme amoureuse et à gauche des enfants fiers (...). Victoire ? Ou quand le hut semblait fuir comme l'horizon, fumer du haschich pour marcher en conquérant au bord d'un monde peuplé de son propre corps avec les mille visages de ses espérances. Un monde cristallin, éthérique, le ciel rêvé de ce village où il venait d'apercevoir un homme enchaîné à un arbre... "

Même si, après, venait l'inévitable et écueurant mépris de soi. En tout cas, c'était toujours ça de gagné sur la vie. La tromper comme une femme infidèle. Jusqu'au jour où elle demande le divorce (p. 12) "

Cette situation tragique de l'homme confronté aux assauts impitoyable de la vie répond comme en écho au conseil d'Outre-tombe que Luanbu reçoit de sa femme Julienne, juste avant de tomber dans le coma :

" Avec la vie en face des yeux, personne ne perd la face... Aime-la () "*

Il semble que l'écrivain guinéen et le romancier congolais Tchicaya U TAM'SI partagent, ici, la même conception de la vie. Car, Wirriyamu n'échappe pas à cette règle de l'existence. C'est un village - piège qu'il convient de fuir rapidement ; autrefois, nous dit le vieux Kélani, quand on y trouva du diamant :

" Les commerçants furent expulsés. Alors les maisons de commerce à leur tour tombèrent en ruine et les Nègres émigrèrent. (...) Mais pourquoi nous font-ils la chasse si féroce en ce moment ? avait-il réussi à demander (p. 19) "

" L'Éducateur " N 33 & 34 / MEPU INRAP - DEC

NOUVEAU Le Fuuta Jaloo face à la colonisation

conquête et mise en place de l'Administration en Guinée
Paris, L'Harmattan en 2 vol./956 pages
par Dr. Ismaël BARRY

Disponible en vente chez l'auteur, au Département d'Histoire,
Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Université de Conakry

B.P. 1147 - Tél. B : 46.49.46

Résultats du 2^e concours du meilleur photographe scolaire Thème : Vie scolaire

Ce concours organisé par "L'EDUCATEUR" s'est déroulé comme prévu
du 31 octobre 1996 au 31 janvier 1997.

Le jury du concours était composé comme suit:

- Président : M. Moussa DIAKITÉ, Cinéaste, Directeur Général de l'ONACIG
- Vice-Président : M. Mahmoud Alama KONATÉ, Directeur des Productions de l'ONACIG - Conakry
- Rapporteur : M. Mamadou CAMARA Lefloche, Artiste Peintre, Professeur d'Histoire, Directeur de la Division Culture et Communication à la Commission Nationale Guinéenne pour l'UNESCO Conakry
- Membres : - Mme Yrma CONDE, Artiste Peintre - Coléah - Conakry
- M. Bounama COSSA, Artiste Peintre, Chef de la Section Arts Plastiques au Ministère de la Jeunesse, des Sports et de l'Education Civique - Conakry.
- M. Sankoumba DOUKOURE, Cameraman à la RTG - Conakry.
- Coordination : M. Karamoko Oury WANNI, Chef de Service de l'IDEC

Le jury a reconnu la participation de 44 concurrents et a établi des critères de pré-sélections et de sélections sur la base de l'anonymat.

A l'issue des différentes séances de travail et réunions en plénière assorties de fructueux débats, le jury, après en avoir largement délibéré décide (pour 132 photos en couleur format 18 x 24 cm) :

- 1- d'attribuer :
- le premier PRIX à M. Prosper Kaly KONOMOU n° 19/2- Photographe au Quartier Ratama Konimadou - Conakry, pour sa photo " Révisions nos leçons "
- le deuxième PRIX à M. Mohamed Fadil CAMARA n° 15/2- s/c Korfalla SYLLA SEEG B.P. 150 - Conakry, pour sa photo " Visite insolite "
- le troisième PRIX à M. Sidiki BÉRÉTÉ n° 6/1 - Etudiant en Droit s/c Studio Photo Bérété B.P. 2459 Sangoyah Cité Conakry, pour sa photo " Elèves de la classe de 8^e " (voir 1^{er} page de couverture)
- 2- d'attribuer le prix spécial du Jury à M. Prosper Kaly KONOMOU n° 19/1 - Photographe au Quartier Ratama Konimadou - Conakry, pour sa photo " Les tout petits de l'école maternelle de Saint Michel de Coléah "
- 3- d'attribuer 16 prix d'encouragement (Par ordre de mérite)
- 4- d'attribuer un prix de participation à 28 concurrents

Remise de prix : jeudi 27 février 1997 à 10H00 à l'INRAP.

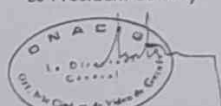
Fait à Conakry, le 05 février 1997

Le Rapporteur



M. Mamadou CAMARA Lefloche
UNESCO

Le Président du Jury



M. Moussa K. DIAKITÉ
ONACIG

"L'Educateur" N° 33 & 34 / MEPU - BRAP - IDEC

Les Blancs pris dans cet univers carcéral, aspirent, eux-aussi, à s'en aller ailleurs, sous des cieux plus cléments. Les récriminations que Germaine, la femme de Robert, le propriétaire de la «Calehasse d'or», sont, à ce sujet, très éloquentes :

" - J'en ai marre, s'écria brusquement Germaine, de toi, de ce pays, de son climat, de ses habitants. Regarde ce que je suis devenue à cause de toi. Plus de vingt ans parmi des sauvages, dans un coin noyé de malaria, de paludisme, de serpents, de ... vingt-deux ans d'illusions. Ha ! Reparle-moi de ton Eldorado : « Là où nous allons, chérie, pas de police, pas d'impôts, des diamants, de l'or sans compter, des dizaines de domestiques pour servir madame. » Ça, on peut dire que tu m'as bien eue.

- ... Tu as raison, reprit Robert. Il est vraiment temps de nous en aller (p. 25) "

Grand amateur des femmes qui fréquentent la paroisse du village, le père Fidel tente, lui aussi, d'échapper, mais en vain, à cette " ... sensation agaçante que le diable s'était glissé (...) sous sa soutane, entre ses jambes (p. 28) ". Sa double interrogation pleine d'angoisse marque son incapacité à se libérer entièrement de cet amour exacerbé pour la chair. Mais selon le vieil Ondo, s'adressant aux fidèles rassemblés dans la petite église pour la messe du dimanche, le vrai mal dont il faut se libérer au plus vite, c'est la colonisation.

Wirriyamu symbolise un drame de la liberté qui rend le récit comédien. Mais le texte de Sassine est aussi un drame intérieur : c'est ce qui en fait un récit ayant des résonances raciniennes. Le drame de la liberté est d'abord individuel, comme le constate Condélo, l'Albinos, quand il voit arriver, caché derrière un gros rocher, Kabalango dont il ignore pour le moment la cause de la venue, il murmure à l'oreille de son chien " « On n'échappe pas à l'homme » (p. 119) ". Cette vérité tragiquement éloquentes évoque le mot fameux de Plaute, repris par Bacon et Hobbes : « Homo homini lupus » et qui, chez Sassine, est plus que jamais d'actualité. En désignant l'Albinos par l'impersonnel " on ", le romancier a voulu en faire une vérité d'ordre général. Condélo s'identifie d'ailleurs au Christ. Plus tard, sa crucifixion par les fascistes portugais tiendrait à nous le faire croire. Mais le drame de la liberté, c'est aussi un drame de la souveraineté. Condélo a des aspirations de liberté, de paix et de bonheur. C'est ce qu'il a de commun avec Kabalango. De ces aspirations, dépend l'aboutissement de la lutte contre le colonialisme portugais. Le destin individuel et collectif restructure ainsi la suite des actions. Wirriyamu est le récit de la spiritualisation du devenir de l'homme. Comme Mohy Dick, Wirriyamu " est la vision même de l'éternelle malice devant l'impuissance humaine (1) ".

Ce constat de Luiz, un des maquisards, va dans ce sens:

" - L'une des conséquences de cette colonisation, reprit le chef en grignotant une aile, a été la naissance d'un complexe d'infériorité aggravé par mille astuces comme celui de la falsification de notre histoire, ou en imposant le modèle de beauté gréco-latin avec peau blanche, cheveux lisses, nez droit, lèvres minces. Tout ce qu'un noir ne possède pas, en somme. On croit plus ou moins qu'il est un boulet accroché aux pieds de l'humanité (p. 162) ".

En général, dans le texte, le destin est explicité par le biais d'un recours à l'imaginaire fonctionnant à la manière d'un refuge. Il évoque alors le paradis perdu de l'âge pré-colonial ou se projette dans un monde futur conforme au devenir des personnages. C'est pourquoi, le chef des maquisards se considère, lui et ses compatriotes comme " *les survivants d'un naufrage historique, métaphysique et culturel...* " mais ajoute-t-il " *rien n'est perdu. Lorsque cette guerre sera terminée, au lieu de nous inspirer des modèles occidentaux en adoptant les critères de compétition, d'efficacité, d'industrialisation des sociétés capitalistes, nous saurons nous rappeler que chez nous continuait d'exister des communautés dont l'organisation a survécu à cinq cents années de domination.* " (p. 163). De la sorte, l'être et le paraître, en parfaite communion, assurent à l'individu sa liberté totale. La sauvegarde de la liberté se fait, avant tout, dans la solidarité pour lutter ensemble contre la barbarie et toutes formes d'oppression et d'humiliation.

III- La solidarité dans le combat contre l'arbitraire

Dans son troisième roman, *Le Jeune homme de sable*, Sassine met en scène à travers l'itinéraire d'Oumarou le lycéen, un jeune bourgeois en révolte contre son milieu. Celui-ci refuse catégoriquement de faire partie d'une minorité qui doit sa richesse à sa position privilégiée dans les structures de l'Etat. Cette bande d'hyènes vit dans un luxe insolent dans un pays sahélien situé quelque part en Afrique, et dont la majorité de la population croupit dans la misère et sous le poids de plus en plus pesant de la dictature. Oumarou s'en prend alors à sa famille et à son père, député à l'Assemblée, qui apparaît à ses yeux comme le représentant d'un régime qui brime et étouffe les aspirations légitimes des citoyens. Cette question d'Oumarou, après qu'il ait eu des discussions avec ses parents, nous donne un aperçu de la révolte qui bouillonne en lui :

" *« Elle ne peut pas comprendre que je me batte contre un système », se dit-il. Il se souvint aussitôt de la réponse que lui avait faite son père : « Un système ressemble moins à un homme qu'à une pieuvre... » Père, tu reconnais donc que c'est la tête qu'il faut détruire ? (p. 51) ».*

Sa révolte contre l'ordre social injuste établi s'exprime tout d'abord à travers des grèves, pétitions et tracts. Elle se manifeste aussi dans cet autre grand élan de solidarité avec toutes les victimes de l'arbitraire parmi lesquelles émerge le vieux Bandia, grand maître de la cora et fidèle serviteur, dont Oumarou aimerait partager la vie, ailleurs, loin de ce pays sans aucune perspective d'avenir heureux.

A ce stade, on ne manquera pas de signaler la convergence des destinées des personnages que sont Bandia, Mafory et Tahirou le proviseur du lycée en Oumarou. Arrêté et incarcéré dans la prison civile pour conduite contre-révolutionnaire, Tahirou regrette son éducation occidentale qui l'éloigne de sa culture et le détache des joies simples de la vie. Et d'ajouter " *« ... Et puis j'ai commencé à avoir honte de mon instruction, de mon éducation occidentale, autant que peut l'être un obèse de son ventre. Pour me surveiller dans ma promenade mensuelle, deux hommes m'accompagnaient toujours. Deux goumiers très jeunes qui ne sont jamais allés à l'école. Ce sont eux surtout qui me faisaient*

sentir mon obésité intellectuelle ; ils étaient aussi purs que le sable sur lequel nous marchions, un peu naïfs, de cette naïveté attachante des enfants (p. 105) ». A la suite d'un vaste complot au cours duquel Oumarou perdra tous les siens, le nouveau chef de la sûreté, futur mari de Hadiza, jadis la préférée du père d'Oumarou, propose au jeune homme de s'enfuir dans le désert accompagné d'un guide pour échapper à la condamnation à mort prononcée contre lui par le Guide. Car, lui dit-il " *Sache seulement que la liberté est comme un jeu de carte ; on l'apprend en une journée, mais très souvent il faut toute une vie pour bien jouer. Saisis la liberté que je vais t'offrir comme la dernière de ta vie (p. 156) ».* Mais on saura après, que cette traversée du désert se transformera en aventure dramatique dans laquelle Oumarou et son guide perdront la vie. Comme quoi, il est vain pour l'homme de marquer l'histoire des hommes de ses empreintes afin de changer le cours de leur destin. L'essentiel pour lui, c'est de demeurer soi-même. Tel n'est pas, aujourd'hui, le cas de l'Africain enligné dans les méandres des croyances étrangères.

IV- La tragédie africaine : renoncer aux croyances traditionnelles

L'adoption des divinités étrangères qui ont pour noms Jésus et Allah, constitue pour Sassine, une forme d'aliénation dans laquelle réside la principale cause des maux de l'Afrique et de l'Africain. C'est, à ses yeux, la pire des bâtardeuses.

Déjà, dans *Saint Monsieur Baly*, François le lépreux, Mohamed l'aveugle et Monsieur Baly, lui-même devant la " *surdité* " et l'indifférence de Dieu, en viennent à douter de lui. Voici ce qu'en pense François, l'homme - pourri - fou - maudit - lépreux :

" *Je me dis maintenant qu'un dieu, disons un Père, s'il se plaignait devant la souffrance de certains de ses enfants, c'est peut-être parce qu'il ne les reconnaît pas comme ses enfants légitimes ; les Blancs, ce sont les légitimes, ils s'occupent d'eux, il leur a donné un prophète pour qu'ils puissent le reconnaître. Nous, les Noirs, nous sommes les bâtards de ces faux dieux, les fils illégitimes de ces Pères indignes : nous sommes des bâtards, tous ! (p. 157) ».*

Car, continua-t-il " *Chaque homme, même le plus pourri, renferme en lui une lumière que l'épaisseur des circonstances, du milieu, des préjugés, des superstitions, cache ; il suffit bien souvent de peu de choses pour qu'elle jaillisse : un sourire, un coup de pierre, une rencontre, même des blasphèmes, à condition de s'accrocher à la vie avant de lui chercher un sens. On devrait faire de l'amour de la vie un métier...* " (p. 201). Le Curé du village, le Père Fidel, en subit la même cruelle expérience. Lui, un Noir qu'une religion d'emprunt a contraint à renoncer à sa nature profonde et à nier ses instincts les plus élémentaires.

Dans *Le Jeune homme de sable*, c'est le cas de Bandia, le vieux serviteur de la famille d'Oumarou, qui est le plus extrême. Confronté à " *un vide spirituel, source d'angoisse et de déséquilibre (p. 48) »*, une série de malheurs s'abattraient sur lui dès son adhésion à l'Islam, et atteindront leur paroxysme, le jour où " *... il accepta la place de muezzin de la petite mosquée de son village adoptif. Peu après, sa femme se noya ; son beau-père disparut, emporté probablement par un crocodile au cours de la recherche du corps de sa fille.*

Bandia se rappelle que deux jours auparavant, un grillon invisible l'avait empêché de dormir toute la nuit. Et le grillon était la forme que revêtaient ses ancêtres pour manifester leur mécontentement. (p. 201) ».

Être soi-même, c'est libérer sa personne tout entière de toutes entraves. Tel semble être le sens d'une réhabilitation intelligente du passé dont les échos résonnent et se répondent dans chaque page des livres de Sassine. La source des maux qui parcourent l'univers romanesque de l'écrivain viendrait d'abord de l'humanité, elle-même et notamment de l'existence de systèmes sociaux et politiques foncièrement injustes, qu'il faut combattre. Telle est la voie dans laquelle il faut s'engager pour libérer l'homme. C'est une perspective qui lui reconnaît la possibilité d'agir sur l'histoire des hommes. Mais il ne faut pas trop rêver, car si l'exploitation de l'homme par l'homme a toujours été un obstacle au bonheur de l'humanité, rien ne nous dit, qu'il n'existe pas également d'autres forces contre lesquelles viendront se briser les efforts déployés. Toutes les réflexions développées dans nos romans suivent ce caractère ambivalent. Il n'est donc pas étonnant que des métaphores animales apparaissent dans les textes de Sassine, chaque fois qu'il s'agit de caractériser les manœuvres démoniaques ou humanitaires de certains personnages.

V- La signification des métaphores animales

Le cas le plus frappant se trouve dans *Le Jeune homme de sable*, dont l'organisation s'articule sur trois parties, portant chacune le nom d'un animal : « le lion », « le mouton » et « la lionne ». Le mouton est le symbole du peuple soumis et passif que le Guide et ses courtisans mènent à l'abattoir à leur guise. Par contre, le lion symbolise le Guide, à la fois dominateur et cruel. La lionne symbolise le massacre collectif.

A l'opposé de ces valeurs négatives, nous trouvons également une série d'animaux bénéfiques. Parmi eux nous avons Patience, la chienne de Condélo, l'Albinos. Cette compagne fidèle joue le rôle, auprès de son maître, d'une véritable confidente. Après avoir échappé à leurs poursuivants, son maître lui dit : « Toi et moi, on est des frères, n'est-ce pas ? Je souhaite tellement, Patience, qu'on nous tue ensemble. C'est sûr qu'après, nous irons ensemble au paradis. (...) Patience, tu crois au ciel, toi ? Est-ce que, tous les deux, on se retrouvera après la mort ? Dis que tu y crois. » (p. 30) ».

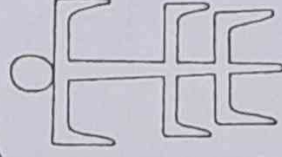
C'est également Patience, la chienne qui devient une véritable combattante de l'injustice en égorgeant d'un coup de crocs, Amigo, un colon portugais venu dans leur retraite pour tuer son maître. Cette action est d'autant significative, que c'est le même Amigo qui avait, aux premières pages du roman, fait pendre « Un chien tacheté de noir... » Patience et Kahaliango seront les seuls survivants du massacre collectif de Wirriyamu. Elle suivra son nouveau maître dans ses pérégrinations. Ce tableau très touchant serait incomplet, si on n'y ajoutait pas cet autre geste non moins humaniste de Monsieur Baly. Ayant aperçu un petit chat mort dans un fossé, le vieil instituteur lui donnera une sépulture digne. C'est après ce geste, que la reconstruction de son école précédemment ravagée par un incendie criminel, prendra un nouvel élan. Enfin, il y a « la bête griffue » sorte d'allégorie de la conscience exigeante d'Oumarou. Installée au plus profond du héros, elle l'exhorte, chaque fois que cela s'avère nécessaire,

à changer sans délai la vie car « *Demain est trop loin. Tout, tout de suite* ». Comme le petit poussin qui cherche, dans Saint Monsieur Baly, à reténir le ciel en se couchant les pattes en l'air « *au lieu de fuir* », l'homme ne doit rien attendre de l'univers physique qui, en fait, ne révèle que ses matières.

Conclusion

L'homme doit prendre conscience de sa liberté et de l'importance de son rôle, pour que désormais, rien ne se réalise sous la forme du fantasme, mais sous les formes de l'amour, de la justice et de la solidarité. C'est en cela que Williams Sassine veut témoigner, sans complaisance aucune, en faveur de la conscience et de l'humanité. □

- (1) Martin Luther King : *La force d'aimer*, Castelnau, Paris, 1965.
 (2) José de Bruckler, Dom Helder Camara : *La violence d'un pacifique*, Payard, Paris, 1969.
 (3) Tchicaya U. TAMSILI : *Les méduses ou les Ordes de mer*, Albin Michel, Paris, 1982.
 (4) Jacques Chevrier « Williams Sassine » in *Notre Librairie*, N°s 88 - 89, juillet et septembre 1987, p. 110.
 (5) André Jarry - Gourliou : *Milieu et techniques* Albin Michel, Paris, 1973, p. 68.
 (6) Tchicaya U. TAMSILI : *Les méduses ou les Ordes de mer*, Albin Michel, Paris, 1982, p. 265.
 (7) Herman Melville : *Moby Dick*, Garnier-Flammarion, Paris, p. 569.



PRÉSENCE AFRICAINE

REVUE CULTURELLE DU MONDE NOIR

NOUVELLE SÉRIE BILINGUE N° 155 -
1^{er} SEMESTRE 1997

Williams SASSINE (1944 - 1997)

- Clément MBOM : « Le deuil ne quitte plus l'Afrique Littéraire Francophone... »
- Interview de Williams SASSINE, par Françoise CÉVAËR
- Plus NGANDU Nkashama : Il était une fois, Saint Monsieur Baly...
- Poul DAKEYO : Pour et à Williams SASSINE
- Tierno MONENEMBO : La mort d'un juste
- Willy GIRARDIN : Pour Williams SASSINE
- Nadia VALGIMIGLI : Sassine, écrivain du lynx
- Johnson TRAORÉ, témoignage
- Albert BOURGI, témoignage
- Cheikh Oumar KANTE : Sassine, c'est ça l'immortalité !
- Alain SANCERNI : L'albinuit
- « Le jeune homme de sable », de Williams SASSINE, note de lecture de Bernard MOURAUS

PRÉSENCE AFRICAINE
 RÉDACTION - ADMINISTRATION / 25 bis, rue des Écoles, 75005 PARIS - France